

## QUELQUES LÉGENDES

### RELATIVES A MOULAY BOU SELHÂM

---

Le chaïkh Moulay Boû Selhâm, « l'homme au manteau », chérîf ḥasany, dont le vrai nom est Sidy Aboû Sa'ïd Al-Maçry (l'Égyptien), est enseveli avec ses deux compagnons 'Abd al-Djâlîl Aṭ-Ṭayyâr Al-Andaloûsy (l'Andalou) et Sidy 'Abd ar-Raḥmân Al-Azraq (le bleu), sur le bord de la Merja az-Zerqa (la lagune bleue) entre Al-'Arâich et l'embouchure du Seboû, à peu de distance de l'Océan. Il est actuellement le plus grand saint de tout le R'arb, des Khloṭ, des Ṭlîq, des Menâcera, et en général de toutes les tribus arabes des vallées du Seboû et du Lekkoûs, et sa renommée a depuis longtemps éclipsé dans cette région celle du grand saint des Djebala, Moulay 'Abd as-Salâm ben Mechîch. Si la vie de ce dernier nous est bien connue par de nombreux documents historiques, celle de Moulay Boû Selhâm est plus obscure. Son arrivée au Maroc, venant de l'Orient, est entourée d'une auréole de légendes aussi curieuses qu'imprécises. Celles que nous résumons ici sont consignées dans un petit manuscrit anonyme de *manâqib* que nous avons pu trouver et faire copier à El-Qçar el-Kebîr.

'Abdallah ben Sahl raconte, d'après 'Abdallah ben 'Amer, d'après Aboû Bekr Ar-Râzy, d'après Aboû 'Othmân Anṭâky, que lorsqu'Allah voulut faire naître Aboû Salhâm Al-Maçry, son oncle maternel Aboû Bekr Al-Mouṭî' entra un jour chez sa sœur enceinte, et elle lui raconta ce qui suit : « O

mon frère, vendredi dernier, il faisait très chaud et j'avais bien soif lorsqu'une voix me cria : O Faṭma, soigne celui qui est dans ton ventre, car c'est un saint d'entre les saints de Dieu ! Je regardai autour de moi sans rien voir, mais alors l'être qui était dans mon ventre se mit à parler et dit : O ma mère, en vérité, cet ange qui t'a parlé est envoyé vers toi de chez le Maître des mondes ; bois donc et ne crains rien ! Je bus donc, bien que ce fût le 3<sup>e</sup> jour du Ramadân. » Son frère lui répondit : « J'ai entendu une tradition du Prophète qui disait : Il viendra après moi un homme qui sera surnommé par son vêtement (le selhâm), qui sera originaire de Miṣr (Le Caire) et dont le tombeau sera au Maghreb. Vous lui devrez le pèlerinage, et celui qui lui aura rendu cette visite pieuse aura les mérites de celui qui aura visité mon propre tombeau. Peut-être cet homme est-il la créature que tu as en toi, ô ma sœur ? » Il partit, laissant sa sœur dans les douleurs de l'enfantement. Ceci se passait deux ou trois jours avant la fête de l'aïd el-fiṭr (rupture du jeûne).

Au moment de l'accouchement, l'enfant parla de nouveau, disant : « O ma mère, renvoie les femmes, car j'ai honte en leur présence ! » ce qu'elle se hâta de faire. Une voix dit alors : « O Faṭma, celui-ci est bien la créature que ton frère a dit ».

Dès sa naissance, on dut se préoccuper de l'alimenter, mais sa mère lui donna vainement le sein : elle n'avait pas de lait et, dans son indigence, elle ne pouvait lui en acheter. « Quelle nourriture, ô ma mère, s'écria-t-il alors, je jeûne comme vous, car nous sommes en Ramadân ! » Sa mère n'informa de ces faits personne autre que son frère 'Abdallah ben 'Alî ben Al-Qâdy.

Arrivé à l'âge de cinq ans, le futur saint vit arriver à lui les enfants de son âge qui l'invitèrent à jouer. « Jamais, s'écria-t-il ; je n'ai pas été créé pour le jeu, mais seule-

ment pour adorer mon maître! » Puis il leur récita la parole divine : « Je n'ai créé les génies et les hommes que pour m'adorer ». Il commença alors à pleurer chaque jour. Sa mère inquiète lui demanda la cause de son chagrin. « Comment ne pleurerais-je pas, dit-il, alors que mes actions pèsent (dans la balance)! » et comme sa mère lui demandait s'il craignait quelque chose, il continua : « O ma mère, Cho'aïb (Moulay Bou Cho'aïb) a pleuré jusqu'à devenir aveugle des deux yeux, mais Dieu lui a rendu la vue ». Une voix se fit entendre alors, disant : « Que sont ces pleurs? Si c'était par crainte de mon enfer, je t'en aurais délivré; si c'était par amour pour mon paradis, je te l'aurais donné; si c'était par crainte de moi, je t'aurais couvert de ma miséricorde, car je suis le plus miséricordieux des miséricordieux! »

Aboû Selhâm ne cessa pas de pleurer jusqu'à ce que sa mère fut morte. « Aboû Sa'ïd, lui disait-on, vous ne pleurez pas votre mère ». — « Les pleurs consolent celui qui souffre des conséquences de la mort, répondait-il, mais les pleurs ne doivent être que pour celui qui a adoré Dieu dans la solitude. O mon Dieu, fais de ceci un prétexte! » — « Quel prétexte? » lui dit-on. — « Dieu seul le sait. Où sont-ils ceux qui ont prié Dieu en veillant debout toute la nuit, qui l'ont supplié humblement et l'ont considéré? Où sont ceux qui ont résisté à la nostalgie pour rester dans la solitude? Où sont ceux qui se sont remis en toute chose à Dieu, aux ordres de qui ils obéissaient? Où sont ceux qui s'appliquaient à la lecture du Qorân dans l'obscurité de la nuit? O mon frère, si vous les aviez vus lorsque le vent remuait leurs habits; ils ne dormaient pas; leurs pieds étaient bénis parce qu'ils étaient restés longtemps debout pour adorer Dieu. Ils jeûnaient; leurs visages étaient pâles et leurs chairs étaient collées sur leurs os ».

Lorsqu'il eut fini de parler, il se mit à pleurer jusqu'à s'évanouir. Revenu de son évanouissement, il alla chez lui

et y trouva un livre contenant une tradition du Prophète, rapportée par Ka'b d'après Aboû Ouqqâç, et qui disait : « Sur le rivage de la mer, à *Bâb aç-Çar'tr* (la petite porte) au Maghreb, se trouve un ermitage près duquel est la tombe de Yoûsouf (Joseph) fils d'Aristote, maître des sages et maître d'Alexandre alors qu'il avait 450 ans, et où le Khidr<sup>1</sup> fit la prière devant une assemblée de gens dont il s'était fait l'imâm. Ce lieu s'appelle l'ermitage du Maître des Sages ».

Lorsqu'Aboû Selhâm eut lu à haute voix ce *hadîth* (tradition), il s'écria : « O mon Dieu, permets-moi d'arriver jusqu'à cet ermitage ! ».

Dieu ayant décidé de le faire sortir d'Égypte, il se trouva qu'un palmier unique, appartenant au chaïkh, produisit un grand nombre de dattes cette année-là. Le Commandeur des Croyants, informé de ce fait, monta sur son plus beau cheval et se rendit auprès du palmier. Arrivé là, il dit à ses compagnons : « Apportez-moi de ces dattes. » On lui en donna ; il les mangea et les trouva plus douces que le miel et plus fraîches que la neige. « Allez chercher le propriétaire de cet arbre », dit-il alors à ses serviteurs. On lui présenta Aboû Sa'id qui était sorti en disant : « O mon Dieu, vous m'avez fait quitter la ville d'un prince injuste et tyran ! »! Lorsqu'il fut devant l'Émir, celui-ci lui dit : « Vends-moi ce palmier pour cent dinars » Aboû Selhâm refusa et s'en alla.

L'Émir ordonna alors à ses serviteurs de lui apporter des dattes du palmier. On lui en apporta trois d'un même régime : il mangea la première et la trouva plus douce que le miel ; il mangea la seconde et la trouva amère comme la coloquinte. Il s'en attrista et reconnut qu'il était en danger. Il ordonna alors de faire venir Aboû Selhâm,

1. Personnage mystérieux cité dans le Qorân comme un des prophètes de l'antiquité.

mais on ne le trouva pas et on ne put rien apprendre sur lui.

Il était déjà à Qaïrouân où on le reconnut bientôt. Au moment où l'émissaire de l'Émir arriva à Qaïrouân pour s'emparer de lui, le chaïkh s'enfuit encore et l'émissaire dut s'en retourner les mains vides. L'Émir succomba des suites de cette maladie.

Abou Sa'ïd était un jour dans la ville de Tunis, occupé toute la journée à puiser de l'eau et les enfants s'amusaient à lui jeter des pierres, mais il répondait simplement : « Tuez-moi plutôt avec du fer, afin que je me repose des coups de pierre. Je n'ai plus la force de me prosterner après ces derniers coups ».

Il se décida alors à aller vendre du bois aux chauffourniers pour avoir du pain, mais il se mit à le distribuer à tous les chiens et à tous les mendiants qu'il rencontra, si bien qu'il ne lui en resta pas un seul morceau.

Il exerça ensuite le métier de tailleur moyennant salaire, mais il se servit de cet argent pour habiller les orphelins et les misérables. Il alla enfin trouver l'Émir de Tunis et lui dit : « J'ai faim ! ». — « Que veux-tu, Abou Sa'ïd ? » lui dit l'Émir. « Je veux un panier de prunes et un vase de bon vin. » On les lui donna. Mais Abou Sa'ïd se dit en lui-même : « O ignoble individu, tu veux manger ce panier de prunes et boire ce vase de vin délicieux, alors que la faim est préférable à ces choses ! » Il prit les prunes, les déposa dans le vase de vin et secoua le tout au point d'en faire une véritable *'acida'*<sup>1</sup>, puis il renversa le vase sur la tête de l'Émir. Celui-ci le fit fouetter jusqu'au sang et, quelque temps après, un homme l'ayant rencontré et lui ayant demandé quel mobile l'avait poussé à cet acte qui avait eu pour lui de si terribles conséquences, il répondit : « C'est l'impôt de ma personne. » Mais sou-

1. Bouillie épaisse faite de farine, de beurre et de miel.

dain une voix mystérieuse se fit entendre, disant : « N'exigez pas d'impôt de vos personnes, Dieu connaît celui qui pratique la dévotion. »

Abou Sa'ïd sortit de Tunis et poursuivit sa vie errante, à la recherche de la « Petite Porte. » Le savant Imâm Sidy 'Abd al-Djalîl, surnommé Aṭ-Ṭayyâr (le rapide au vol), le rencontra et lui demanda l'objet de ses recherches. « Je veux atteindre, dit-il, le célèbre ermitage de la Petite Porte, où est enterré Joseph fils d'Aristote le Sage et où a prié le Khidr. »

Ils partirent ensemble à la recherche dudit ermitage, jusqu'à ce qu'ils atteignirent un ermitage appelé *Maçmoûda*, dans le Maghreb, en face de la montagne (du même nom?). Ils y restèrent un certain temps, cherchant un guide. Mais lorsqu'ils voulurent quitter le pays de Maçmoûda, Sidy 'Abd al-Djalîl tomba gravement malade et ne put continuer son chemin ; il resta donc en Maçmoûda tandis qu'Abou Selhâm se séparait de lui pour aller à Bâb aṣ-Ḥar'îr.

Abou Selhâm arriva ainsi au Sâhel (rivage) d'Acîla (Arzila), puis, de là, aux saints (*ridjâl*) de la maison du soleil, endroit connu actuellement sous le nom de *Ridjâl ach-Chomeïs*<sup>1</sup>. Il trouva dans cette maison 45 tombes d'ascètes tant orientaux qu'occidentaux. Tous avaient eu le désir de voir la Petite Porte et l'ermitage en question ; ils étaient allés sur cette côte, y avaient trouvé cette maison et s'y étaient fixés pour adorer leur Dieu. Lorsqu'il faisait froid, ils sortaient de la maison et s'asseyaient sur le seuil de la porte, exposés au soleil. Ils étaient restés ainsi un certain temps jusqu'à ce que la peste, sévissant sur eux, les avaient emportés d'un seul coup. On les avait

1. Chemmîch, Tchemmîch, Tochoummos, Tichems, variantes du même nom qui désigne la colline où se trouvent les mines de Lixus, sur les bords du Lekkoûs.

enterrés dans cette maison qui, depuis, portait leur nom. Cette maison est connue près de la ville d'Al-'Araïch (Larache).

Quand le chaïkh Aboû Sa'ïd y entra, il trouva des ascètes encore vivants, parmi lesquels se trouvaient des aveugles dont l'infirmité était due à une dévotion continue; d'autres ne pouvaient plus se tenir debout, d'autres avaient la chair collée aux os. Il les salua et leur demanda quelques renseignements sur les tombes. On lui dit : « Ici gisent Hamza ben Yoûsouf, 'Alî Al-Qaççâry, 'Alî ben Mouḥammad Al-Mour'arab, Aḍ-Daḥḥâk ben Mouḥammad Al-Andaloûsy, Yaḥya ben Mouḥammad Al-Farsy, Mouḥammad ben Mouḥammad Al-Moûfy, Laḥsan ben Laḥsan (*sic*) Al-Moûfy, Fâṭma az-Zohrâ, Mouḥammad ben Mouḥammad Al-Yamâny, Al-Yazid ben Al-Yazîd, 'Abbâd ben Hilâl Al-Maçry et d'autres de tous les pays<sup>1</sup>. Que la miséricorde divine leur soit accordée! »

Le chaïkh Aboû Selhâm prit congé d'eux et passa dans la ville d'Al-'Arâich, où il recommença à s'enquérir de la Petite Porte. Il aperçut un chaïkh de loin et, s'en étant approché, il vit que ses yeux étaient bleus et qu'il avait tous les traits d'un prophète; sa constitution était délicate, son haleine douce, son visage resplendissant, et il portait des vêtements rapiécés. Aboû Selhâm le salua; le chaïkh Al-Azraq (aux yeux bleus) lui rendit son salut et lui dit : « Sois le bienvenu, ô toi l'opprimé de l'Émir! » — « Quel est ton nom, ô chaïkh! » — « Regarde mes traits: ils te diront qui je suis. » — « Accepte-moi comme esclave. » — « Comment, dit Al-Azraq, un esclave peut-il avoir un autre esclave? » — « Accepte-moi, au nom de Dieu et de son Envoyé. » — « O Aboû Sa'ïd, comment peux-tu parler ainsi, alors que tu es le maître de la Petite Porte et que

1. Tous ces noms sont très mal écrits dans notre manuscrit et la lecture en est incertaine.

le Prophète t'a recommandé spécialement à nous? » — « Quelle est cette recommandation? » — « Le Prophète a dit: Il existera après moi un homme qui sera connu par son vêtement (Aboû Selhâm); il sera originaire de Maçr (Miçr) et son tombeau sera au Maghreb. Celui qui le visitera une seule fois aura les mérites de celui qui me visitera 70 fois. »

Ils allèrent se promener au bord de la mer. Tandis qu'ils devisaient, ils aperçurent un homme en train de jeter son filet dans la mer. Aboû Sa'ïd dit au chaïkh 'Abd ar-Rahmân Al-Azraq: « Ne connais-tu pas cet homme qui pêche? Si je savais qu'Abd al-Djalîl fût délivré, je dirais que c'est lui en personne: » — « Si ses traits étaient comme les miens, dit Al-Azraq, je l'aurais reconnu par l'œil de la vérité avant de le reconnaître par l'œil périssable! » Quand ils se furent approchés, ils l'entendirent qui disait: « Ce que Dieu veut, il le peut! » puis, s'étant tourné vers eux, il les salua respectueusement et avec joie et se mit à pleurer: c'était 'Abd al-Djalîl At-Ṭayyâr.

Aboû Sa'ïd lui demanda alors qui lui avait indiqué Bâb aç-Çar'îr. « Dieu, répondit-il, m'envoya un ange pour se tenir devant moi, un autre derrière moi et un troisième à ma gauche, et nous allâmes ainsi à Bâb aç-Çar'îr et à l'Ermitage. » — « Tu es arrivé avant moi, 'Abd al-Djalîl. » — « Oui, Aboû Sa'ïd, avec la puissance de Dieu. » — « Et que fais-tu ici? » — « Je pêche des poissons à l'hameçon. » — « Plonge ta main dans la mer et attrape les poissons sans hameçon. » 'Abd al-Djalîl crut qu'Aboû Sa'ïd se moquait de lui; cependant il plongea sa main dans l'eau et la sortit chargée de poissons: un poisson était attaché à chaque poil de sa main. « C'est ce qu'il faut, ô Aboû Sa'ïd », dit le chaïkh.

Aboû Selhâm fit signe alors à la mer de s'avancer à l'instant par la puissance de Dieu. Elle obéit, et ils vinrent



jusqu'à la Porte et à l'Ermitage, suivis de la mer qui pénétra dans Bâb aḡ-Çar'ir, appelé aujourd'hui *Al-Boḡaira* (la petite mer, la lagune) et s'avança jusqu'au gué *Machra' al-Ḥadar* (sur l'Oued Souyar). A ce moment, le chaïkh Al-Azraq dit à Boû Selhâm : « O Abou Sa'ïd, dis à la mer de se retirer afin que les habitants ne soient pas noyés. » Le chaïkh ordonna alors à l'Océan de rentrer dans son lit, ce qui fut fait à l'instant. Il ne resta qu'un peu d'eau entre les deux collines de Bâb aḡ-Çar'ir; Abou Sa'ïd bénit cette eau en disant : « O mon Dieu, fais de ses poissons un remède contre tous les maux et bénis-la. La bénédiction et la cure resteront attachées à cette eau jusqu'au jour du jugement dernier. »

Lorsque la mer se fut retirée, le chaïkh entra avec 'Abd ar-Raḡman Al-Azraq et 'Abd al-Djalîl Aḡ-Ṭayyâr dans l'Ermitage où était enterré Joseph fils d'Aristote. Il s'y livrèrent à la dévotion pendant un certain temps.

Un jour qu'ils lisaient le Qorân, le chaïkh 'Abd ar-Raḡmân se prit à sangloter et tomba raide mort. Ses deux compagnons attristés s'occupèrent de se procurer un linceul pour l'ensevelir, mais voici qu'un groupe d'inconnus entra chez eux, portant justement un linceul. Le chaïkh Abou Sa'ïd, pris de doute, les regarda, se mit à sangloter et tomba également raide mort. 'Abd al-Djalîl, resté seul avec ces étrangers, s'occupa avec eux du lavage des corps et de la mise en bière. Lorsqu'ils eurent creusés deux tombes et qu'ils procédèrent à l'ensevelissement, un vent violent s'éleva, accompagné de ténèbres et de nuages noirs qui leur cachèrent la vue des choses et les firent tressaillir. L'obscurité dissipée, ils trouvèrent trois tombes et trois cadavres qu'ils enterrèrent sans savoir qui était le troisième. Les étrangers se retirèrent et le chaïkh 'Abd al-Djalîl, resté seul dans l'ermitage, vécut encore huit jours, pleurant jour et nuit. Il fut enterré sur le bord du lac.

« O mon Dieu, conclut le traditionniste, donnez-nous un profit de leur amitié, ressuscitez-nous parmi eux au jour du Jugement, et ne nous écartez pas de leur chemin, ô Élément des éléments, ô Maître des mondes! »

Un rapprochement s'impose entre les *Ridjâl ach-Chams* de Chemmîch et les *Ridjâl ach-Charq* de la Qal'at Al-Gorfetja; Ibn Raḥmoûn<sup>1</sup> nous a montrés les seconds comme des descendants d'Idrîs qui, fuyant l'usurpateur Ibn Abi l-'Afya, s'étaient installés en pionniers dans une forêt vierge des Benî Gorfet. Ils en avaient chassé les bêtes fauves et y avaient construit des habitations, puis étaient morts frappés de la peste.

A travers ses allusions mystiques et ses réminiscences de l'antiquité fabuleuse, le petit roman de Moulay Boû Salhâm nous laisse entrevoir l'existence de tout un cycle de légendes historiques, véritable épopée chérifienne des Idrîsides qui, persécutés et déchus du pouvoir temporel, sont devenus les apôtres des régions sauvages du Nord.

G. SALMON.

1. Cf. *Archives marocaines*, III, p. 229.

---